L'écriture policière négro-africaine francophone au prisme de la typologie todorovienne

Dame Kané
Université Cheikh Anta Diop – Sénégal

Résumé:

Le roman policier négro-africain francophone a connu une naissance tardive se situant au début des années 80. C'est une écriture qui a su marquer sa singularité et s'enrichir avec les apports multiples de la tradition et du monde moderne. Cependant, elle ne semble pas échapper aux modèles génériques occidentaux que Todorov range dans trois catégories : le roman noir, roman à énigme et le roman à suspense. *Congo* à *gogo* de Bruce Josette, 1983, *L'Archer bassari* de Modibo Sounkalo Keita, 1984, *La Vie en spirale* d'Abass Ndione, 1984, *Kouty, mémoire de sang* d'Aida Mady Diallo, 1998, *L'Empreinte du renard* de Moussa Konaté, 2006 ou *Sorcellerie à bout* portant d'Achille Ngoye,1998, ont des différences qui résident autant dans le déroulement de l'intrigue que dans le traitement des invariants du polar dans son sens le plus large. Le crime, le mobile, le mode opératoire, les personnages du coupable, de la victime ainsi que du suspect ne sont pas présentés de la même manière dans la typologie de Todorov qui est plus qu'une référence mais surtout un outil d'analyse et de classification de romans policiers. L'étude de l'univers narratif de ce genre romanesque nous permettra de mettre quelques romans négro-africains de l'espace francophone, à l'épreuve de la vision todorovienne du polar.

Mots-clés : africain, francophone, roman policier, Todorov, typologie

Le roman policier a connu plusieurs définitions, dont la plus complète semble être celle donnée par Anne Ambrym qui le considère comme « *Un récit consacré avant tout à la découverte méthodique et graduelle, par des moyens rationnels, des circonstances exactes d'un événement mystérieux* »[1]. Celui négro-africain, au-delà de ces aspects fondamentaux

[1] Cours élaboré en 1983 et qui, dans une certaine mesure, synthétise des articles définissant le polar depuis 1929.

qui définissent le genre et qu'il partage avec le modèle occidental, se singularise par une approche dictée par les influences culturelles de l'Afrique subsaharienne et par une thématique ancrée sur les réalités qui prévalent dans cet espace. Il a connu une naissance tardive qui s'inscrit dans la troisième période du roman négro-africain d'expression française ou trduit en français qui verra naitre le roman qualifié de désillusion ou de désenchantement ou tout simplement d'autocritique. C'est dans les années soixante où l'on verra les premiers récits de ce genre dans certains journaux comme le quotidien sénégalais *Le Soleil*, qui consacra à ce type de texte une rubrique spéciale titrée Paris-Dakar. Deux décennies plus tard, on assiste à l'émergence d'œuvres diverses dont certaines vont profondément marquer la littérature policière d'Afrique subsaharienne francophone: *Congo à gogo*[2], Bruce Josette, 1983, *L'Archer bassari*[3], Modibo Sounkalo Kaita, 1984, *La Vie en spirale*[4], Abass Ndione, 1984, *Kouty, mémoire de sang*[5], Aida Mady Diallo, 1998, *L'Empreinte du renard*[6], Moussa Konaté, 2006.

Au-delà du fait qu'ils obéissent tous à la règle des invariants du roman policier, leur particularité réside dans leur hybridité. Ils s'ouvrent aux genres extra-littéraires notamment à la sociologie et à l'anthropologie. Tentative de « blanchissement » d'une écriture souvent qualifiée de « noir » et reléguée au second plan ou, tout simplement, désir de réalisme, toujours est-il que ces deux disciplines des sciences humaines paraissent omni-présentes dans le polar négro-africain. Ce décloisonnement va, ainsi, sortir le polar de l'obscurité voire du ghetto dans lequel il était confiné par ceux qui le considéraient comme un simple genre paralittéraire. Par ailleurs, son évolution à travers l'espace et le temps sera à l'origine de son enrichissement et de sa diversité. Todorov[7] le subdivisera en trois sous-genres : roman à énigme, roman à suspense et roman noir contrairement à Jacques Dubois[8] qui y ajoutera une quatrième catégorie qu'il qualifiera

[2] BRUCE, Josette, *Congo à gogo*, Paris, PUF,1983.
[3] KÉITA, Sounkalo Modibo, *L'Archer bassari*, Paris, Karthala, 1984.
[4] NDIONE, Abass, *La Vie en spirale*, Dakar, Nouvelles Éditions Africaines, 1984.
[5] DIALLO, Aida Mady, *Kouty, mémoire de sang*, Paris, Édition Baleine, 1998.
[6] KONATE, Moussa, *L'Empreinte du renard*, Paris, Fayard noir, 2006.
[7] TODOROV, Tzvetan, critique littéraire, sémiologue, essayiste français d'origine bulgare, né en 1939 à Sofia et mort en 2017 à Paris.
[8] DUBOIS, Jacques, né en 1933, Professeur de Lettres à l'Université de Liège, spécialiste des auteurs français des XIXe et XXe siècles, ainsi que de la sociologie de la littérature.

de roman d'investigation. Mais les polars négro-africains francophones peuvent-ils être stratifiés suivant les critères de ce critique et sémiologue français d'origine Bulgare? L'analyse de l'univers narratif du texte policier nous permettra de mettre quelques-uns de ces romans à l'épreuve de la classification todorovienne.

L'œuvre de Modibo Sounkalo Keita est très proche du texte à détection. Avant d'entrer en profondeur dans l'étude des éléments qui caractérisent *L'empreinte du renard*, il importe de voir l'histoire et les fondements du premier des sous-genres policiers dans le temps, le roman à énigme, encore appelé roman de détection ou roman-problème, inauguré par Edgar Allan Poe[9], représente le roman policier classique qui a connu ses heures de gloire entre les deux grandes guerres.

Dans ce genre de récit, le narrateur a une connaissance et une compréhension plus étroites que celles de l'enquêteur ; la narration sépare récit et histoire, « remontant » du crime ou plus précisément du meurtre à son élucidation, du cadavre vers le coupable, vers la révélation de l'identité de l'assassin. Les auteurs les plus typiques de ce roman de détection seraient Arthur Conan Doyle[10] et Agatha Christie[11]. Selon André Peyronie, « *Dans le roman policier à énigme, on passe de l'énigme à la solution par le moyen d'une enquête* »[12]. C'est un roman à deux histoires, la première étant le crime et la seconde l'enquête. Cette double histoire sera confirmée par Todorov :

> « La première histoire, celle du crime, est terminée avant que ne commence la seconde (et le livre). Mais que se passe-t-il dans la seconde? Peu de choses. Les personnages de cette seconde histoire, l'histoire de l'enquête, n'agissent pas, ils apprennent. Rien ne peut leur arriver : une règle du genre postule l'immunité du détective. On examine indice après indice, purement géométrique »[13].

---

[9] POE, Edgar Allan, (1809-1849), Poète, romancier, nouvelliste, dramaturge, critique littéraire, et éditeur américain, Il est considéré comme le père du roman policier moderne.

[10] CONAN DOYLE, Arthur, né en 1859 et mort en 1930, est un écrivain et médecin britannique. Il est l'inventeur du célèbre détective Sherlock Holmes devenu une figure majeure du roman policier.

[11] CHRISTIE, Agatha, auteure de nombreux romans policiers à succès, elle est née en 1890 à Torquay et morte en 1976 à Wallingford.

[12] PEYRONIE, André, « *Dans le roman policier à énigme, on passe de l'énigme à la solution par le moyen d'une enquête* ».

[13] TODOROV, Tzvetan, « Typologie du roman policier », in *Poétique de la prose*, Paris, 1971, p. 9.

Dans *L'empreinte du renard*, nous voyons bien ces deux histoires : le récit du crime et celui l'enquête. L'intrigue y débute en milieu rural, dans un village nommé Pigui qui est majoritairement peuplé par les Dogons, ethnie du Mali. Némégo et Yadié furent des amis qui seront par la suite des ennemis à cause d'une histoire de trahison dont yélémo, une jeune, est à l'origine. Après la mort de yadié, tombé du haut d'une falaise, Némégo sera tué par Kodjo surnommé le « le chat » qui lui reproche son mauvais comportement, sa lâcheté et la mort du valeureux Yadié.

Le narrateur, à travers la technique du voyage, va montrer au lecteur les enquêteurs de Bamako à Pigui, village dans lequel les investigations seront menées. Les Dogons sont présentés comme des gens très attachés à la tradition, des conservateurs, jaloux des valeurs traditionnelles et réfractaires à la vie moderne. Le commissaire Habib, accompagné de l'inspecteur Sosso, jeune enquêteur, va mener les recherches jusqu'à l'élucidation des meurtres.

Le premier assassinat eut lieu à Pigui. Le dernier sera celui du Maire qui sera tué en ville de manière aussi mystérieuse que les autres crimes. On voit à travers ce récit que tout va opposer Pigui à Bamako aussi bien au plan culturel que politique. Ce dernier est présenté comme une ville ouverte, moderne, laïque cosmopolite. Contrairement à Pigui qui est un village replié sur lui-même, où les habitants sont très solidaires au point que la décision des meurtres ait été prise par la communauté entière représentée par ses sages.

Après la fin de l'enquête, les deux policiers Habib et Sosso, vont revenir en ville pour déposer leurs rapports et faire connaître les résultats de leurs investigations au procureur de la République installé à Bamako. Fait surprenant, on assiste à l'élucidation de l'énigme, à la découverte du meurtrier et de ses complices mais il n'y aura pas d'arrestation. Le récit prend fin avec la mort du Maire de Pigui qui avait auparavant fuit sa mairie pour espérer sauver sa vie. Les deux histoires que l'on peut constater dans cette intrigue n'ont, comme le souligne Todorov, aucun point commun. La première est séparée de la deuxième qui en est la conséquence. Chez Konaté, la première histoire qui est celle du crime se termine ainsi :

> « C'était la mère de Nèmègo. Elle venait de découvrir le corps inanimé de son fils, enflé comme une baudruche géante, un filet de sang noir coagulé au coin des lèvres. Peu de temps après une autre

> plainte lugubre retentit ailleurs. À son tour, la mère d'Antandou , l'ami de Nèmègo, découvrait le cadavre démesurément enflé de son enfant, un filet de sang noir aux lèvres[14] ».

Ce passage marque la fin de l'histoire du crime et ouvre la porte à la deuxième histoire, c'est-à-dire le début des investigations qui viseront la résolution de l'énigme des meurtres constatés dans ce récit. On trouve, selon Todorov, *une codification du roman à énigme dans Les vingt règles du roman policier de Van Dime*[15]. Ici, l'enquête est plus importante que les autres invariants du récit policier. Elle est marquée par tout un jeu de construction et de déconstruction du mystère avant d'arriver à son élucidation.

La fin du roman à énigme est dominée par une reconstitution des faits que doit faire le personnage de l'enquêteur. C'est la partie la plus délicate aussi bien pour l'auteur qui l'écrit que pour le détective. Elle exige un certain nombre d'explications et de décisions qui peuvent devenir compliquées à lire. C'est le moment de se pencher sur le sort à réserver au personnage du coupable. Elle peut se heurter non pas à la loi mais à la conscience de l'enquêteur. Ainsi dans *L'empreinte du renard*, après l'élucidation de l'énigme, le commissaire Habib avait du mal à prendre une décision .Ce qui peut s'expliquer par le fait que l'auteur s'est trouvé dans une situation assez délicate entre la défense des traditions et la nécessité de rendre justice en punissant le meurtrier et ses complices.

Toujours Selon Todorov, *l'analyse psychologique des personnages n'est pas toujours très approfondie*[16]. L'accent est surtout mis sur la description et le décryptage des indices trouvés dans espace bien déterminé. Cette remarque est valable pour *L'empreinte du renard*. L'accent y est surtout mis dans la description physique du personnage et de certains milieux inhérents au crime. Konaté à tenu à présenter un texte dans lequel les traditions, quoique menacées par la modernité, seront respectées par la majorité des personnages excepté les victimes. Toute l'enquête se déroule dans l'espace habité par les Dogons. E n effet, Pigui est le village le plus présent dans l'enquête du fait notamment que toutes les composantes du crime y sont présentes. C'est le cas du meurtrier, des victimes mais aussi

[14] KONATE, Moussa, *L'empreinte du renard*, Paris, Fayard noir, 2006, p. 41.
[15] TODOROV, Tzvetan, *Poétique de la prose*, *Op.cit.*, p. 15.
[16] *Ibid*., p. 11.

des complices et dans une certaine mesure des témoins qui se confondent, dans ce milieu, aux suspects qui, par peur de représailles de la part de leur communauté se taisent. Cet espace est la terre des Dogons, peuple très réfractaire aux étrangers, très conservateur de ses traditions d'autant plus qu'il se sent menacé par la modernité.

Si *L'empreinte du renard* apparait comme un roman à énigme par son esthétique, *L'archer bassari* lui est plutôt proche du roman à suspense qui est aussi une autre variété du roman policier. Selon Boileau-Narcejac *le roman à suspense est un dérivé du roman à énigme. Le roman à suspense est un roman à énigme auquel on rajouterait un travail sur la peur et sur la psychologie*[17]. Ce qui rejoint la vision de Todorov pour qui le roman à suspense garde le mystère et les deux histoires du roman à énigme, celle du passé et celle du présent; mais il refuse de réduire la seconde à une simple détection de la vérité.

L'histoire racontée dans l'œuvre de Modibo Sounkalo Keita est très riche en termes d'indices nous permettant d'affirmer qu'il s'agit d'un roman à suspense. Le récit s'est intéressé à la terrible sécheresse qui sévit dans le Sahel notamment dans un village nommé Oniatéh. Des milliers de personnes commencent à mourir de faim et de soif. Ce problème devenu très grave car mettant en jeu la survie même de ces villageois, va les pousser à aller à la recherche de solutions pour s'en sortir et faire face aux conséquences de cette sécheresse sans précédent.

C'est ainsi qu'ils vont envoyer des émissaires pour voir les gouvernants dans le but de pouvoir bénéficier de l'aide internationale envoyée par les organisations non gouvernementales afin de soulager les populations qui sont fortement touchées par la disette. Au village la situation s'aggrave alors qu'en ville les média diffusent des informations selon lesquelles des vivres sont distribués aux villageois touchés par la sécheresse dans le Sahel, y compris dans le territoire des Bassaris. Les émissaires qui ont été envoyés par les notables du village d'Oniatéh reviennent chez eux les mains vides et expliquent ce qui s'est passé en ville. Ils disent que les vivres sont détournés par les autorités étatiques qui les utilisent pour leur propre consommation ou qui, en rapport avec des commerçants véreux que l'on pourrait qualifier de recéleurs, vendaient une partie des produits destinés aux sinistrés et du coup menaient la belle vie avec l'argent qu'ils

[17] BOILEAU, Pierre et NARCEJAC, Thomas, *Le roman policier*, Paris, Payot, 1964.

gagnaient. Ce qui explique le fait que les vivres ne parvenaient pas aux pauvres villageois qui crevaient de faim.

Sans se décourager dans un premier temps, les villageois continuent de croire à une issue heureuse. Au bout de leurs espoirs, ils finissent par se réunir pour voir tous les voies et moyens en vue de faire face à leurs difficultés devenues insupportables. Cette rencontre entre villageois était d'autant plus urgente que l'État ne semblait pas être préoccupé par le malheur des habitants restés au village. Les autorités aussi bien étatiques que municipales mettaient à l'avant leurs propres intérêts aux dépens du peuple qui mourait à petit feu.

Les villageois vont décider malgré eux de vendre l'idole d'or représentant le dieu tutélaire, plusieurs fois séculaire. Cette statue était considérée d'une part comme l'esprit protecteur du village et d'autre part comme le dieu de la fécondité. Ceux qui étaient envoyés en ville, pour la vente de cet objet de valeur aussi bien spirituelle que financière, vont disparaitre avec l'argent tiré de cette vente et changer de noms pour ne pas être reconnus par les ressortissants du village d'Oniatéh.

Après avoir attendu en vain le retour de ceux qui étaient chargés de cette mission, les villageois vont envoyer en ville des personnes pour comprendre ce qui s'est passé. Ces dernières se rendront compte que l'idole d'or est vendue et que l'argent de la vente a été détourné. Le pire c'est qu'ils se laisseront corrompre et leur silence sera acheté au point qu'ils décident de ne plus retourner au village rendre compte à ceux qui les avaient envoyés. Un émigré au courant de ce grand complot va essayer de faire ouvrir les yeux aux autorités étatiques sans succès. Enfin, c'est dans ce contexte marqué par tant d'injustice, de corruption, pour ne pas dire de cynisme, que les villageois vont prendre la décision d'envoyer un justicier pour châtier tous ceux qui ont trahi leur communauté et qui mènent une vie de pacha à Kionda c'est-à-dire en ville.

Malgré les difficultés liées à sa mission, notamment la présence de la Police en ville qui cherchait à l'arrêter, l'archer Atumbi réussit à éliminer tous ceux qui étaient considérés comme des traitres par les notables d'Oniatéh. Il retourne en triomphe au village. L'énigme sera élucidée par le Journaliste Simon qui s'était rendu au village dans le cadre de ces investigations.

Nous voyons nettement que le mystère y est bien présent et qu'il découle de la commission des crimes. Mais, contrairement au roman à énigme, ici, ce qui domine ce ne sont pas les questions sur le coupable ni le mobile encore moins sur le mode opératoire de l'archer. Les réponses à ces interrogations sont déjà connues par le lecteur. Mais le suspense est l'élément le plus pesant, et il marque profondément la deuxième histoire du récit c'est-à-dire celle de l'enquête. Notons que l'enquête elle-même est disloquée. Il ne s'agit pas d'une investigation unique comme on le voit dans le roman classique mais on en trouve une pluralité dispersée et menée par des personnages différents : nous avons le journaliste Simon, le commissaire Mbaye, d'autres inspecteurs y participent aussi. Cette fragmentation de l'enquête participe à reléguer l'énigme au second plan et à mettre le suspense au-devant de la scène. Le lecteur se pose des questions non sur les crimes mais sur le nom de la prochaine victime de l'archer qui est pris pour un justicier. Ce qui n'est pas le cas dans le roman à problème. Dans ce type de roman, les descriptions statiques sont souvent peu nombreuses, les sensations décrites souvent très fortes, l'angoisse et le frisson toujours présents. Cette peur va jusqu'à affecter le lecteur qui est plongé dans une situation angoissante. Dans ce cadre où la peur est la chose la plus partagée, chez les victimes qui se sentent traquées par l'archer et savent qu'elles peuvent être abattues à tout moment.

La création d'une tension chez le lecteur passe par l'acte de faire durer la narration, par le retardement volontaire du dénouement. Selon Highsmith *Le suspense est fondé sur une tension et un déchirement, et tout particulièrement sur le malaise du lecteur qui voit tout mais qui ne peut pas agir*[18]. Cela provoque chez lui impatience et frisson ainsi que le désir que cela s'arrête. La parole est l'élément la plus déterminant de ce type de récit policier. Son importance apparait aussi bien à travers les révélations, notamment sous forme de témoignage, que par l'analyse d'indices et de traces laissés par le meurtrier.

Le personnage enquêteur, comme le journaliste Simon, écoute plus qu'il ne cherche des indices ou des faits permettant d'élucider le mystère. L'accent est mis sur la profondeur psychologique des personnages et leur complexité. Les personnages sont victimes de leurs pulsions. Chez Modibo Keita les victimes sont toutes emportées par leur boulimie de l'argent, leur

[18] HIGHSMITH, Patricia, *L'art du suspense, mode d'emploi*, 1987.

matérialisme au point qu'elles trahissent leur communauté. Elles recherchaient la belle vie sur le dos de pauvres villageois affamés à mort.

Le portrait psychologique des personnages est très approfondi. L'angoisse est omniprésente dans l'évolution du récit. Les crimes sont commis les uns après les autres, et le lecteur connaît les pensées et les motivations du criminel. Ce qui est loin d'être le cas dans plusieurs polars négro-africains francophones comme *Sorcellerie à bout portant* d'Achile Ngoye qui peut être rangé dans la catégorie des romans noirs. Dans ce texte, l'intrigue se déroule essentiellement dans un milieu urbain, à la différence des deux autres ouvrages précités où l'on constate l'apparition aussi bien de la ville que de la campagne. Pour découvrir les coupables du meurtre de son frère, Kizito, face à la faillite du système judiciaire, va engager un Détective privé du pseudonyme de SOGA-13 employé par l'agence SOGA-7. Avec lui ils vont percer le mystère de la mort du Major. Il apprendra que ce dernier avait une maîtresse experte dans les fétiches avec qui il avait un enfant. Mais celle-ci était aussi, malheureusement pour Tsham Sakoyonsa, une concubine de l'ex-capitaine Bambi. C'est lui qui, par jalousie et par conflit d'intérêt, va commanditer le meurtre de son rival. L'exécuteur sera tué par les Officiers Bambi qui se sentiront menacés et par crainte que les enquêteurs ne remontent jusqu'à eux en mettant la main sur lui. L'ex-capitaine qui a pris sa retraite et impliqué dans ce meurtre, sera arrêté alors que ses complices toujours en service dans les forces armées zaïroises seront épargnés, notamment le capitaine Bambi qui ne tardera pas à prendre l'ex-concubine du défunt Major comme maîtresse. Le récit se termine par la fuite de Kizito après l'emprisonnement de l'ex-capitaine. Se sentant menacé par les officiers en activité qui ont encore beaucoup d'influence et une marge de manœuvre assez large pour tenter de l'éliminer. Kizito, surnommé l'euroblack dans l'œuvre, va quitter Kinshasa de manière précipitée, par pirogue, pour rejoindre l'autre rive du fleuve Zaïre en attendant de retourner en Europe. Le roman noir, appelé aussi *hard-boiled* aux États-Unis, ou *polar* en France, est né aux États-Unis à la fin des années vingt c'est-à-dire après la deuxième grande guerre, et est publié en France dans la « Série noire ». Les principaux auteurs occidentaux en sont Dashiell Hammet[19] et Raymond Chandler[20]. C'est un texte dominé

[19] HAMMET, Dashiell, (1894-1961), est un écrivain américain. Considéré comme le fondateur du roman noir, sa contribution à la littérature américaine est d'une importance capitale.

par le désespoir, l'agressivité, une atmosphère sombre, la violence dans une société au bord du chaos ou en perte de repère. Ce qui n'exclut pas la curiosité et la gestion du suspense :

> « On se rend alors compte qu'il existe deux formes d'intérêt tout à fait différentes. La première peut être appelée la curiosité ; sa marche va de l'effet à la cause : à partir d'un certain résultat (un cadavre et quelques indices) il faut trouver la cause (le coupable et ce qui l'a poussé au crime). La deuxième forme est le suspense et on va ici de la cause à l'effet : on nous montre d'abord les données initiales (des gangsters qui préparent des mauvais coups) et notre intérêt est soutenu par l'attente de ce qui va arriver, c'est-à-dire des effets (cadavres, crimes, bagarres) ».[21]

Dans *Sorcellerie à bout portant*, l'intrigue se déroule essentiellement en ville, c'est-à-dire dans un milieu urbain avec tous les ingrédients de l'espace dans le texte noir. La capitale de la République démocratique du Congo est marquée par une situation chaotique dans un contexte de dictature qui laisse la place à plusieurs maux comme l'injustice, la corruption, la violence, les violations de la dignité de la personne humaine. Ceci est bien abordé par Ambroise Kom dans *Violences postcoloniales et Polar d'Afrique*[22]. Á cette violence s'ajoute aussi une rivalité malsaine entre officiers de l'armée (F.A.Z force armée zaïrois). Ce qui sera à l'origine du crime du Major Tsham Sakayonsa dès le début du récit. Il sera renversé par un camion de l'armée. Alors qu'il sortait de son lieu de travail. Son frère Kizito vivant en Europe est informé du meurtre de son frère. Arrivé à Kinshasa, il se rend compte du chaos qui règne dans son pays .Il sera accueilli de manière fort désagréable. Il sera dépouillé de ses papiers et d'une bonne partie de son argent par des voleurs qui fréquentaient les alentours de l'aéroport. Kizito sera aussi victime des tracasseries douanières et policières. Pour découvrir les coupables du meurtre de son frère, Kizito, face à la faillite du système judiciaire, va engager un Détective privé du pseudonyme de SOGA-13 employé par l'agence SOGA-7. Avec lui ils

[20] CHANDLER, Raymond, (1888-1959), est un écrivain américain de roman policier. Son influence sur la littérature policière moderne a été forte, en particulier par son style, qui a été largement adopté. Il est comparé à Georges Simenon écrivain de romans policiers qui s'est très illustré dans l'espace francophone.

[21] TODOROV, Tzvetan, *Poétique de la prose*, *Op.cit*., p. 13.

[22] KOM, Ambroise, « Violences postcoloniales et Polar d'Afrique », in *Notre libraire*, n° 148, septembre 2002.

vont percer le mystère de la mort du Major. Il apprendra que ce dernier avait une maîtresse experte dans les fétiches avec qui il avait un enfant. Mais celle-ci était aussi, malheureusement pour Tsham. Sakoyonsa, une concubine de l'ex-capitaine Bambi. C'est lui qui, par jalousie et par conflit d'intérêt, va commanditer le meurtre de son rival. L'exécuteur sera tué par les Officiers Bambi qui se sentiront menacés et par crainte que les enquêteurs ne remontent jusqu'à eux en mettant la main sur lui. L'ex-capitaine qui a pris sa retraite et impliqué dans ce meurtre, sera arrêté alors que ses complices toujours en service dans les forces armées zaïroises seront épargnés, notamment le capitaine Bambi qui ne tardera pas à prendre l'ex-concubine du défunt Major comme maîtresse. Le récit se termine par la fuite de Kizito après l'emprisonnement de l'ex-capitaine. Se sentant menacé par les officiers en activité qui ont encore beaucoup d'influence et une marge de manœuvre assez large pour tenter de l'éliminer. Kizito surnommé l'euroblack dans l'œuvre va quitter Kinshasa de manière précipitée, par pirogue, pour rejoindre l'autre rive du fleuve Zaïre en attendant de retourner en Europe.

L'espace urbain comme milieu où le chaos règne, est repris dans *Sorcellerie à bout portant.* En effet, c'est un milieu dominé par le désespoir qui 'exprime par une grande agressivité de certains personnages. C'est la violence du monde réel qui va pénétrer dans le roman, qui est l'image d'un monde où le Bien et le Mal ne sont plus très distincts et où les valeurs morales ont tendance à perdre leur importance. Les voleurs sont les maîtres des rues, les criminels imposent leurs lois à la population désarmée et abandonnée par les forces de l'ordre corrompues, sans motivation professionnelle ni éthique et préoccupées par la recherche du profit pour compléter leur salaire insuffisant. Tous ces éléments confirment le roman noir tel qu'il était décrit en 1945 par Marcel Duhamel, son promoteur en France :

> On y trouve « de la violence - sous toutes ses formes, et plus particulièrement les plus honnies - du tabassage et du massacre ». « L'immoralité y est chez elle tout autant que les beaux sentiments. » « II y a aussi de l'amour - préférablement bestial - de la passion désordonnée, de la haine sans merci.[23]

Dans cette œuvre de Ngoye, la violence est quasi permanente. On l'observe partout dans la rue, dans les quartiers dits résidentiels dans les

[23] TODOROV, Tzvetan, *Poétique de la prose*, *Op.cit*., p. 13.

commissariats qui sont de véritables lieux de torture. L'agent privé chargé d'élucider l'énigme du meurtre du major n'échappe pas à cette logique de violence et va aussi, au delà de ses grands talents d'enquêteur intelligent, briller par son agressivité. C'est ainsi qu'il n'hésitera pas à acheter des informations mais aussi user de la force pour soutirer des aveux à ses interlocuteurs.

> - Il essuya les naseaux, contempla ses louches en sang. Contre toute attente, il bondit sur son agresseur en précédant son mouvement d'un poing revanchard. (…).
> Le bulldozer le souleva sans ménagement. Cuisine. « T'as été consulté ton féticheur?
> - Je viens des cabinets, patron… -Voilà le meilleur! Tu préfères l'intimité de la brousse aux waters du resto, n'est-ce pas? » (…) -« Tu vas me dire qui a bousillé mon tank, sinon »[24].

Celui qui est traité de corniaud, dans ce passage, c'est Bula Bula un des complices du meurtrier. Pris en filature par le détective SOGA-13, il a tenté de s'échapper ce qui a entrainé une lutte sans merci entre lui et l'enquêteur privé. Mais ce dernier prit le dessus et lui infligea une forte correction. Se sentant dans une posture défavorable et craignant pour sa vie, il décide de parler. Ce qui, d'un autre côté, différencie le roman noir du premier type de roman policier c'est l'insécurité qui est partout et exposant tous les personnages à de graves risques. Selon Todorov, « *était inconcevable dans le roman à énigme car ses personnages principaux… étaient, par définition, immunisés : rien ne pouvait leur arriver. La situation se renverse dans le roman noir : tout est possible, et le détective risque sa santé, sinon sa vie*[25].

À côté de cet aspect du texte noir apparait le vice qui est partout. Il est considéré comme un des retentissements de la dégradation des mœurs qui ne se constate pas seulement chez les jeunes. Les personnages les plus âgés peuvent aussi être concernés. En effet, dans *Sorcellerie à bout portant*, Maisha épouse de la victime, ne s'est pas privé de chercher à coucher avec Kizito, alors qu'elle était en veuvage.

> Tu sais bien que cela est interdit entre nous, Seneki. C'est tabou, inadmissible La veuve souleva la tête au bout d'un moment, les billes embuées de larmes. Elle chercha le regard insaisissable. Mais

[24] ACHILLE, Ngoye, *Sorcellerie à bout portant*, Paris, Gallimard, 1998. (SBP p. 92).
[25] TODOROV, Tzvetan, *Poétique de la prose*, *Op.cit*., p. 13.

> son beau-frère, persuadé qu'une grillade, aussi furtive soit-elle, faisait le lit de l'inceste, l'évita comme la peste gelé un peu plus par le contact physique, il repoussa la charmeuse, non sans cogiter sur le meilleur moyen de se dépêtrer du piège[26].

Le caractère sacré du veuvage est ici violé par Maisha. Cette dernière est présentée à l'image de toutes les femmes qui, ayant perdu leurs époux, ne se gênent pas et se laisser courtiser par d'autres hommes. La tradition négro-africaine est claire en ce qui a trait aux évènements qui marquent la vie de l'homme en général et particulièrement, en ce qui concerne le deuil. La femme du défunt doit se retirer de toute activité mondaine. Elle doit manifester sa douleur causée par la perte d'un être cher, avec qui elle a vécu des moments importants. Le rejet de ce principe social par Maisha est un moyen pour l'auteur de monter le mépris des traditions que l'on constate de plus en plus dans notre société et la primauté du plaisir sur les valeurs sociales traditionnelles.

Le roman noir ne se constitue pas seulement autour de ces quelques constantes : la violence, le crime souvent sordide, l'immoralité des personnages. L'élucidation des crimes y est aussi déterminante. Ce qui est le travail d'un personnage de l'enquêteur d'un type nouveau. La figure marquante de ce type de texte, c'est le Détective privé. Dans *L'archer bassari* de même que dans *L'empreinte du renard*, ce personnage n'est pas présent. Il n'y a que dans *Sorcellerie à bout portant* qu'il apparait à côté du frère de la victime qui l'a engagé. C'est aussi un récit dans lequel règne une certaine incompréhension entre les personnages. Les mélanges ethniques et religieux à Kinshasa, à l'image de ce qui se passe dans de nombreuses villes négro-africaines contemporaines, ne facilitent pas les échanges et la communication. L'existence d'une multitude de tribus et de langues différentes qui cohabitent accentue cette difficulté. La compréhension entre les hommes est jugée superficielle et parfois impossible. Tout est faussé par des apparences trompeuses. Mais nul ne cherche à approfondir la connaissance d'autrui, chacun s'enferme dans son monde et dans ses préjugés. Tout ce qui compte, c'est de survivre dans un univers chaotique.

L'écriture policière négro-africaine est riche de toutes les catégories de la typologie todorovienne. Cependant, il faut noter que la frontière qui sépare le roman à énigme du roman à suspense est très fine. Ce qui fait

[26] ACHILLE, Ngoye, *Op.cit.*, (SBP p. 101).

que des confusions peuvent se voir dans certaines classifications si l'accent n'est pas mis sur la distinction de l'histoire du crime de celle de l'enquête d'une part, et d'autre part si l'on n'analyse pas en profondeur le statut de la victime dans le récit et les spécificités spatiale et culturelle. Par ailleurs, la typologie de Todorov ne prend pas en charge une quatrième catégorie de polar que Jacques Dubois désigne sous l'expression *roman d'investigation*[27]. Cette dernière est quasi absente dans la production policière négro-africaine francophone.

La nouvelle tendance de ce genre d'écriture réside essentiellement dans sa dimension hybride. Les aspects socio-anthropologiques du roman policier négro-africain s'observent aussi bien à travers le traitement de ses invariants que des faits sociaux. Leur importance est que l'on parle de plus en plus d'anthropolar. Ils permettent de briser le schéma rigide et monotone crime-enquête-élucidation, qui a longtemps dominé le polar classique. Ce décloisonnement participe à la satire sociale par la dénonciation des tares et pratiques qui gangrènent les sociétés africaines actuelles. Il constitue, du coup, un puissant instrument de subversion, d'information et un supplément de réalisme aussi captivant qu'instructif.

ꕥ

[27] DUBOIS, Jacques, *Roman d'investigation*, 1991 : *Le Roman policier ou la Modernité*, Paris, Nathan, coll. « Le Texte à l'œuvre » ; rééd. Paris, Armand Colin, coll. « Le Texte à l'œuvre », 2005.

Bibligraphie

- ACHILLE Ngoye, *Sorcellerie à bout portant*, Paris, Gallimard, 1998.
- BOILEAU, Pierre et NARCEJAC, Thomas, *Le roman policier*, Paris, Payot, 1964.
- BRUCE, Josette, *Congo à gogo*, Paris, PUF, 1983.
- DIALLO, Aida Mady, *Kouty, mémoire de sang*, Paris, Baleine, 1998.
- DUBOIS, Jacques, *Roman d'investigation* : *Le Roman policier ou la Modernité*, Paris, Nathan, coll. « Le Texte à l'œuvre » ; rééd. Paris, Armand Colin, coll. « Le Texte à l'œuvre », 2005.
- HIGHSMITH, Patricia, *L'art du suspense, mode d'emploi*, 1987.
- KÉITA, Sounkalo Modibo, *L'Archer bassari*, Paris, Karthala, 1984.
- KOM, Ambroise, « Violences postcoloniales et Polar d'Afrique », in *Notre libraire*, n° 148, septembre 2002.
- KONATE, Moussa, *L'Empreinte du renard*, Paris, Fayard noir, 2006.
- NDIONE, Abass, *La Vie en spirale*, Dakar, Nouvelles Éditions Africaines, 1984.
- TODOROV, Tzvetan, « Typologie du roman policier », in *Poétique de la prose*, Paris, 1971.